Cérémonies
Nouvelles
Publié par : Salimbye
Publié le : 04-10-2013 11:49:48

Cérémonies.

Je n'aime pas les cérémonies ; et plus particulièrement les noces.
Ne croyez surtout pas que cette aversion est due à un traumatisme psychologique que j'ai contracté durant mon enfance et qui dort tranquillement dans un petit coin de mon inconscient prêt à se manifester sous forme de crise chaque fois que j'assiste à un mariage.
La vérité c'est qu'il s'agit bien d'un choc mais un choc que j'ai reçu tout dernièrement. Et pour être plus précis, depuis le jour où ma femme a eu la malencontreuse idée d'accrocher un grand miroir près de la porte. Oui, depuis ce jour, je vis sur mes nerfs, ces soirées sensées nous apporter un peu de joie. Je ne peux m'étaler, en détail, sur toutes les souffrances que j'ai endurées lors de certaines soirées de noces. Mais l'exemple que je vous soumets est largement suffisant pour vous donner une idée de l'enfer que je vis chaque fois que je me rends à une fête. Il vous prouve également à quel point une thérapie s'avère indispensable avant que ce complexe familial attrapé récemment ne dégénère en catastrophe.
L'autre jour, j'étais invité, avec ma femme et ma fille unique, à une cérémonie de mariage qui devait se dérouler la nuit, comme d'habitude. Je dis « comme d'habitude » parce que, dans notre pays les mariages se tiennent la nuit. Vouloir vous expliquer le choix temporel du déroulement de cet événement nous entrainera inéluctablement dans une digression longue, fastidieuse et difficile à comprendre. Je vais aller directement aux faits qui m'agacent lors des cérémonies de mariage.
Sur l'invitation que nous avons reçue, écrite en lettres dorées, il était mentionné, outre les noms et prénoms des futurs mariés, la date, l'heure et le lieu où devait se célébrer cet « heureux » événement.
Nous étions conviés à rejoindre l'immense salle où se dérouleraient les festivités vers dix heures du soir. C'était un peu loin ; plus exactement à une vingtaine de kilomètres de chez nous.
Les familles des deux mariés ont fini par trouver une station d'essence dont le patron a bien voulu leur louer, pour vingt –quatre heures, une grande salle destinée au départ à faire office de restaurant, mais vu la rareté des clients, il l'avait convertie en salle des fêtes.
En me réveillant tôt le matin, j'ai remarqué qu'une certaine agitation inhabituelle régnait sur la maison. Ma femme m'a prévenu qu'elle ne pouvait nous préparer le repas de midi. Elle devait aller au bain maure. Comme cette séance de bien-être nécessitait des heures et des heures, je me suis donc contenté, à midi, d'une baguette, d'une boîte de sardine et d'une canette Coca.

Vers seize heures, ma femme et ma fille sont revenues à la maison. Elles étaient essoufflées. Les visages cramoisis. D'un pas rapide, elles se sont engouffrées toutes les deux dans la chambre à coucher.
Et la séance de maquillage a débuté.
Ronronnement long et ininterrompu du séchoir pour cheveux.
De temps en temps, j'entendais ma femme crier qu'il ne fallait pas prendre les cheveux de cette manière, que la frange ne tombait pas naturellement sur son front, que…
A l'entendre sermonner ma fille ainsi, on dirait que c'était elle la mariée.
J'étais soulagé, lorsqu'elles sont sorties de la chambre vers vingt heures.
Fond de teint avait complètement défiguré les deux visages.
Faut-il signaler que j'ai horreur de tous les artifices sensés rendre la physionomie d'une femme plus attrayante, car je sais que ces maquillages, achetés à des chinois, à un prix dérisoire, peuvent se révéler catastrophiques pour tout visage, surtout quand il fait chaud. Or, en était en Afrique et au mois d'août. De plus, je savais que l'éclairage des projecteurs allait, lui aussi, contribuer à cette déchéance qui faisait tellement peur à toutes les femmes.
Mon soulagement n'a été que de courte durée. Furieuse, ma femme m'a reproché d'avoir perdu un

temps précieux à regarder sur la télévision des joueurs se taper sur une balle au lieu de mettre mon costume presque neuf que j'avais acheté à un ami, parce qu'il le trouvait un peu étroit pour lui mais qui malheureusement était plus que large pour mon corps chétif.
Ne voulant pas gâcher la soirée, que je savais qu'elle allait être gâchée en tout cas, je me suis précipité à mon tour dans la chambre à coucher pour me fringuer et mettre le fameux costume dont les manches dépassaient d'une bonne dizaine de centimètres le bout de mes doigts.
Ma femme, me somma de ne pas boutonner la veste et surtout de ne pas croiser les bras, allure que j'adopte chaque fois que je ne travaille pas avec mes mains.
« Allons-y ! Nous allons arriver juste à l'heure ! »
Au moment où ma femme est passée devant la glace accrochée près de la porte, au moment où elle y jeta un dernier coup d'œil pour s'assurer que le temps qu'elle avait consacré à la préparation avait fini par lui procurer la séduction dont elle rêvait depuis plus d'une semaine, elle a poussé un cri aigu et failli s'évanouir. On dirait qu'elle avait reçu une décharge électrique. L'image reflétée par le miroir lui était méconnaissable. Ni sa coiffure, ni ses habits n'étaient dignes de représenter la femme qui comptait impressionner toutes ses semblables, y compris la mariée.
En réalité, le miroir, lui aussi, avait contribué et même accentué la déformation qui a rendu ma femme toute rageuse. Payé très cher à un soi disant antiquaire, j'avais remarqué, le jour même de la transaction, que le verre était de mauvaise qualité, défigurant lamentablement nos visages en les rétrécissant ou en les allongeant monstrueusement selon l'épaisseur ou la minceur de la couche d'étain. Ma femme n'a rien voulu savoir et imputait mes remarques décourageantes à une certaine jalousie de ma part, étant donné que c'était elle qui avait négocié le prix, et que c'était moi qui avais payé. Faut-il le préciser ?
En arrivant chez nous encombrés de notre œuvre d'art, j'avais proposé de l'accrocher dans la chambre à coucher.
« Les belles choses doivent être exposées à la vue de tout le monde, m'a répondu ma femme sur un ton autoritaire. Je vais l'accrocher près de la porte d'entrée. Je suis certaine que toutes celles qui me rendent visite vont être impressionnées ».
Aujourd'hui, je ne peux confirmer la prophétie de ma femme. Mais je peux vous assurer que beaucoup de ses amies ne lui rendaient plus visite depuis qu'elle avait suspendu ce miroir. Sans doute étaient-elles horrifiées par les images de monstres qu'il leur reflétait.
Même ce soir là ma femme n'a pas voulu remettre en question le miroir qui nous a coûté la peau des fesses et qui semblait se moquer de tout le monde.
Elle a prétexté que c'était le caftan rouge aux fleurs jaunes qu'elle avait mis, qui paraissait un peu campagnard et ne répondait pas adéquatement à l'esprit de la soirée.
L'esprit de la soirée !
« Le caftan bleu fera l'affaire ! »
Retour à la case de départ !
Non seulement le caftan qui allait être remplacé, mais tout ce qui allait avec. Davantage de bleu sur les paupières, boucles d'oreilles et colliers assortis, sans parler de l'énorme sac à main et des chaussures qui devaient être en harmonie avec le reste.
« Ne croise pas les bras, je te dis, et éteins-moi cette maudite télé ! »
J'avais l'impression que j'étais la cause principale de tous les malheurs de ma femme.
Tout s'était bien passé, à part une seule fausse note. Mais tellement fausse, qu'elle allait nous agacer et gâcher toute la soirée.
Pour ne pas avouer que la plante du pied de ma femme est, « un peu large », disons que les chaussures aux talons hauts étaient « très étroites ». Il a fallu peiner pendant plus d'un quart d'heure pour faire pénétrer de force les pieds dans ces maudites chaussures. Énervée par tant d'efforts, ma fille qui se voyait obligée d'aider sa maman dans sa corvée, avait déjà le visage en sueur et le nez gonflé et rouge comme une tomate. Moi, je n'osais pas les regarder faire, de peur que toute leur colère ne retombe sur moi.
Comme un petit garçon bien sage, je me tenais debout, un peu à l'écart, en faisant attention de ne pas croiser les bras.
Tout le monde avait soufflé un délivrant « Ouf ! » au moment où le pied gauche s'est incrusté dans la chaussure.
« Partons ! Nous sommes très en retard ».

Prononcé d’une voix autoritaire, cet ordre a coïncidé parfaitement avec une coupure de courant électrique dans tout le quartier.
Ma femme vociférait.
Moi, j’étais plutôt soulagé. Les méfaits du miroir- œuvre d’art venaient d’être annihilés.
Nous sommes sortis en tâtonnant comme des aveugles.
Nous étions très en retard. Et le repas était sur le point d’être servi. Au parking, aucune place n’était vide.
Il fallait se garer sur le bord de la route et rejoindre, à pieds, la salle des fêtes.
« Jamais de la vie ! Je ne peux pas faire un pas avec ces maudites chaussures. Tu nous déposeras devant la porte de la salle, et tu chercheras ensuite une place pour la voiture ».
Exécution !
J’ai manœuvré quelques minutes pour faire demi -tour.
Quand je les ai rejointes dans la salle, elles étaient debout toutes les deux près de la porte. Il n’y avait pas de place. Mais beaucoup de petits enfants.
La fournaise !
Tapage assourdissant de l’orchestre !
« - Les campagnardes ! Non seulement, elles ont une bonne douzaine d’enfants chacune, mais elles osent les trimbaler avec elles partout où elles vont. Même au bain maure tu les trouves toujours entourées de leurs mômes. Garçons et filles qui dépassent souvent les douze ans ».
La déchéance ! Le fiasco !
Ma femme n’aura pas la chance de se pavaner comme un paon au milieu des invités. Avec ses chaussures qui lui faisaient terriblement mal, elle se déplaçait plutôt comme une autruche, les genoux légèrement pliés à cause de la hauteur des talons de ses chaussures.

Plus par pitié que par bienséances, un serveur est venu leur apporter deux chaises qu’il a insérées difficilement au milieu d’un groupe de vieilles femmes.
« Reste à côté de nous, on va lui demander une autre chaise si c’est possible. »
Le serveur, tout en sueurs à cause de la chaleur et d’une cravate noire et crasseuse qui paraissait l’étrangler, est venu nous apporter une troisième chaise. Les vieilles femmes m’ont dévisagé étrangement comme si elles voulaient me signaler mon manque de décence. En effet, ma cuisse écrasait fortement celle de ma voisine. Malheureusement, cette cuisse qui aurait pu amortir l’impact de mon ennui, appartenait à une vieille femme dépassant largement la soixantaine. Ce qui a accentué d’avantage mes malheurs.
Coincée entre les vieilles femmes et la chaleur étouffante, ma femme ne pouvait rien faire. Même pas un petit tour à l’extérieur pour respirer un peu d’air frais. Pour supporter ses douleurs, elle se lança dans une critique acerbe ne négligeant aucun détail. Des serveurs crasseux et maladroits, à l’orchestre qui ne savait chanter que des chansons démodées, en passant, bien entendu, par toutes les invitées.
Telle aurait dû cacher ses cheveux crépus, telle autre n’aurait pas porté sa ceinture en or qui accentuait lamentablement la rondeur de son ventre. Les femmes qui étaient sur la piste ne savaient pas danser, elles voulaient tout simplement attirer le regard.
Les gâteaux n’étaient pas bien cuits, le thé non sucré.
« Aie ! Mes pieds me font mal. Je vais enlever mes chaussures »
« Maman, vas-y discrètement et fais en sorte que personne ne te remarque »
« Ne t’en fais pas ! Ouf ! »
Le repas était très salé et n’avait aucun goût. Les poulets n’étaient pas bien cuits.
« T’as vu comment elle mangent ces vaches ? On dirait qu’elles sortent d’une grève de la faim ! »
Même la mariée a eu sa part de critiques. Visage long, yeux globuleux.
« Sûr que l’époux vise avant tout un intérêt économique quelconque par cette liaison. Je vais ces jours-ci me renseigner s’il ne s’agit pas d’une riche héritière. En tout cas, elle paraissait beaucoup plus âgée que lui ».
« Je vais sortir fumer une cigarette ».
« Ne t’attarde pas. Il est trois heures du matin. Il faut qu’on rentre chez nous ».

Je suis allé chercher la voiture.

Les têtes basses, ma femme et ma fille s’engouffrèrent dans la voiture de peur d’être reconnues par une quelconque amie. Ma fille tenant l’énorme sac à main de sa maman plein à craquer de gâteaux et de miches de pain farcies de viande et de poulet, ma femme ses chaussures, qui l’avaient privée de s’épanouir comme elle l’avait espéré.
Et c’est ainsi que nous avons passé cette cérémonie de mariage inoubliable, qui par la chaleur, la douleur, l’énervement se rapprochait plus d’une punition. Et c’est ainsi que nous avons passé presque toutes les autres soirées de cérémonies.

M. LAABALI